

— N'est-ce pas que c'est bien la fille du marquis de Vieilfontaine?

— Oui, il y a de la race dans cette femme?

— De la race félonne.

Jeanne Toutyva dominait toutes les grandes dames qui descendaient avec elle.

— Vois-tu, reprit Monjoyeux, cette femme-là ne s'appelle pas Jeanne Toutyva, elle s'appelle l'Orgueil.

XVI

La jeune mariée

Harken montra du doigt madame d'Alfaye
« et sa sœur. »

Vous avez entendu annoncer dans le monde madame d'Alfaye et sa sœur, une jeune veuve dont on n'a jamais bien dit le nom. Elle est surtout connue sous le nom d'Alice. Elle est très simple, très douce, très silencieuse ; son air de réserve ne la sauve pas de je ne sais quoi d'assez commun qui révèle une origine plébéienne. On dit qu'elle porte les robes défraîchies de sa sœur, elle semble se cacher sous l'étoffe et elle semble cacher l'étoffe. On se demande pourquoi elle va dans le monde, elle

n'y cherche ni un mari ni un amant. C'est que sa sœur a si bien pris l'habitude de vivre avec elle, qu'elle ne veut pas sortir sans elle.

Mais voici l'histoire :

Madame d'Alfaye était mariée depuis six semaines, vous croyez sans peine qu'elle s'ennuyait, la lune de miel, dans ce temps-ci, commence toujours par la lune rousse. Monsieur son mari était au club, à moins que ses principes bien connus — c'est un homme politique — ne l'aient conduit au foyer de la danse, à l'Opéra, où l'on tient conseil sur les choses les plus graves du gouvernement. On ne sait pas ce qu'une danseuse peut faire ou ne pas faire dans l'État. Un jour que madame d'Alfaye s'ennuyait plus encore, elle avait demandé son coupé pour aller montrer au bois son bonheur conjugal. Chaque jour de la vie est une boutique, où on étale un mensonge pour tromper son prochain et se tromper soi-même.

Le valet de chambre annonce alors mademoiselle Alice.

Au même instant, madame d'Alfaye voit entrer une jeune femme qui portait un enfant

sur ses bras. Mademoiselle Alice s'inclina toute pâle et tout émue.

— Madame...

— Madame...

— Je ne sais pas si c'est une lâcheté de venir vers vous, mais il m'a fallu bien du courage pour arriver jusqu'ici.

Disant ces mots, mademoiselle Alice tomba plus morte que vive sur le canapé.

— Mademoiselle, expliquez-moi cette énigme ?

— Eh bien ! madame, je vais tout vous dire en quelques mots : J'avais un amant.

— Remarquez, mademoiselle, que ceci ne me regarde pas.

— Je croyais que l'amour était le bonheur, mais c'est l'enfer. Il m'aimait bien, mais je n'avais pas le sou. Un jour il me dit qu'il allait voyager ; le soir il ne revint pas, il avait laissé une poignée d'or sur la cheminée ; son enfant, celui que je tiens là, était en nourrice à Courbevoie, je courus le reprendre pour me consoler. Pour lui, il ne revint pas. Je l'ai attendu le matin, je l'ai attendu le soir, je l'ai attendu toujours.

Alice faisait pitié à voir dans sa pâleur, dans sa fièvre, dans son désespoir. Elle avait maîtrisé son émotion, elle commandait à son cœur, elle était dans cette phase fatale où on n'a plus rien à craindre — où quelquefois le bien sort du mal — car il arrive pourtant, quoi qu'on en dise, que Dieu montre sa main. — Cette fois-là ce fut la main de madame d'Alfaye que Dieu daignait prendre pour montrer sa présence. Mais je ne veux pas tordre le col à mon histoire en vous disant tout de suite le mot de la fin, comme dans les mélodrames.

Je vous peindrais mal ce qui se passa. Madame d'Alfaye était furieuse et attendrie, elle était jalouse et sympathique, son cœur battait avec violence et mourait tout-à-coup. Elle qui était en pleine lune de miel, elle qui n'avait jamais, pas même en pensée, abordé les stations de la douleur, elle était plus mal à l'aise que cette pauvre créature.

La misère donne une certaine fierté quand on sent déjà la mort venir, quand on a traversé tous les enfers de la vie, je veux dire de l'amour, si bien que ce n'était pas cette femme

qui tremblait devant madame d'Alfaye, c'était madame d'Alfaye qui tremblait devant elle, la femme légitime devant la maîtresse. Mais après tout, la femme légitime n'est pas celle qui avait donné, un jour d'abandon, sa jeunesse, sa vertu, son cœur, tout ce qu'elle avait, sans qu'on eût besoin de signer au contrat pour lui garantir par devant la société, sinon par devant Dieu, que tous ces biens-là ne seraient pas perdus.

L'enfant ne paraissait pas comprendre beaucoup la gravité de sa situation. Allait-il avoir deux mères, ou n'allait-il pas en avoir du tout ? Heureusement, cela ne l'inquiétait pas, il regardait madame d'Alfaye avec ses grands yeux bleus, de fort beaux yeux sous des cils noirs, deux pervenches sous le buisson, dirait un poète s'il y en a encore. Croyez-vous qu'il y en ait encore ?

Donc l'enfant regardait madame d'Alfaye et lui prenait le cœur ; tout d'un coup, il se mit à pleurer et à regarder sa mère.

— Pauvre enfant, dit-elle, il ne connaît encore que les larmes depuis qu'il est né. J'ai perdu ma mère qui m'avait pardonné ; mon

père m'a reniée, un peu par indignation, un peu pour se consoler plus vite ; j'ai pleuré, j'ai pleuré, j'ai toujours pleuré. Il y a des fois où je me figure qu'en donnant mon sein à cet enfant, je ne lui donne encore que des larmes.

Madame d'Alfaye était fort émue.

Comme l'enfant pleurait toujours, la mère découvrit son sein avec un naturel charmant, comme si elle eût obéi à l'enfant sans penser à ce qu'elle faisait.

L'enfant saisit à la fois le sein des lèvres et de la main, comme un ivrogne qui tient bien sa bouteille. Hélas ! la bouteille n'était pas pleine !

— Eh bien, madame, dit madame d'Alfaye à la mère, que voulez-vous que je fasse à votre malheur ? le comte n'est pas là.

Elle n'osait pas dire : mon mari.

— Mais, madame, ce n'est pas à lui que je viens, je viens à vous parce que je sens que je vais mourir et qu'il ne faut pas que cet enfant meure. Mais Dieu est bon.

Un beau sentiment avait saisi au cœur madame d'Alfaye.

— La preuve que Dieu est bon, reprit-elle,

c'est que je vous prie de regarder cette maison comme la vôtre.

— Jamais, madame, dit Alice, comme si elle craignait la colère du comte.

— Je le veux, reprit madame d'Alfaye d'un air décidé, l'enfant de mon mari est ici chez lui. Et vous aussi, vous êtes chez vous, car la mère ne doit pas quitter l'enfant, surtout quand la mère allaite son enfant.

Avant d'entrer, la pauvre fille avait, pour ainsi dire, dit adieu au monde, elle voulait mourir après avoir légué son enfant : c'était un testament en action.

Se voyant si bien accueillie, la vie reprit ses forces en elle, elle regarda avec quelque curiosité cette maison qu'on lui offrait comme refuge. Ce luxe, pour ainsi dire original, de la jeune mariée lui parut charmant, à elle qui n'avait jamais hanté que le luxe des revendeurs et des marchandes à la toilette, ce luxe odieux qui faisait dire à Octave de Parisis que toutes ces dames mangeaient à la même gamelle, et que tous ces messieurs — vous autres, messieurs — vous mangiez les restes de ces dames.

Et après avoir regardé autour d'elle, la jeune femme sourit tristement.

— Pourquoi vous moquez-vous de moi, madame ?

— Mais je ne me moque pas de vous, j'obéis à mon cœur. Tant pis pour celui qui vous trahie.

Elle vit que madame d'Alfaye parlait sérieusement.

— Je vous remercie, madame, dit-elle, je suis touchée profondément. Il y avait bien un peu de vengeance dans mon action ; maintenant que je suis sûre que ce pauvre enfant aura une mère, je m'en vais contente, ne gardant pas une goutte d'amertume dans le cœur ; tenez, madame, vous êtes si bonne que je lui pardonne à lui-même.

Madame d'Alfaye fondit en larmes et embrassa l'enfant ; ce que vous ne croirez pas, c'est qu'elle embrassa aussi la mère.

Elle avait vaillamment étouffé sa jalousie. Elle conduisit la jeune fille dans sa chambre et elle sonna pour qu'on apportât à goûter.

On apporta des gâteaux, des fruits, du vin

d'Espagne ; la comtesse servit la jeune mère avec la sollicitude la plus raffinée ; de tout autre Alice n'eût pas accepté, mais il n'y avait pas moyen de refuser. Elle mangea une pêche, elle mangea une grappe de raisin, elle but tout un petit verre de vin de Malaga. Il semblait que l'enfant prît plaisir au festin, il riait et gazouillait.

La jeune mère racontait un peu sa vie par quelques phrases mal cousues. Quoique elle se fût enhardie, elle n'osait encore parler sans s'interrompre. Madame d'Alfaye apprenait ainsi que, venue toute jeune à Paris, elle avait commencé dans un atelier de fleuriste. Il paraît que les fleurs n'enseignent pas la vertu. Ce qui est acquis à l'histoire, c'est que les fleuristes font des couronnes d'oranger, mais qu'elles n'en portent jamais.

On interrompit le contenu.

— Vous allez gâter votre cœur par votre esprit.

— Oh ! moi, j'ai de l'esprit sans le vouloir, cela ne compte pas.

Et il continua en promettant de n'avoir plus d'esprit.

Cependant la jeune mariée était toujours devant le guéridon, picorant un grain de raisin, regardant l'enfant qui venait de s'endormir, quand tout à coup son mari entra.

Un vrai coup de théâtre, vous voyez cela d'ici. Il ne comprit pas d'abord ; quand il eut compris, il ne comprit pas encore. Il salua en entrant par simple habitude de politesse. Mademoiselle Alice s'inclina sans lever la tête.

— Pardon, ma chère, dit-il à sa femme, je vous croyais seule.

— Presque seule, vous êtes en pays de connaissance.

— Moi !

Il avait reconnu sa maîtresse, mais il ne voulait pas l'avouer encore. Enfin, prenant son parti, il attaqua la situation face à face, comme un poète romantique qui met le dénouement sur le théâtre au lieu de le mettre dans la coulisse.

Mademoiselle ? Est-ce que votre visite est pour moi ou pour madame ?

— Pour madame, monsieur, dit mademoiselle Alice.

— Si je suis indiscret, dites-le moi.

Il reprit son chapeau d'un air dégagé.

— Non, non, pas du tout, lui dit madame d'Alfaye, nous vous attendions.

— Pour quoi faire ?

— Pour signer au contrat.

— Quel est donc ce mystère ?

— Asseyez-vous, monsieur, je vais prendre la peine de vous apprendre ce que vous savez mieux que moi. Je vais vous dire une page de votre vie.

Il reprit son chapeau.

— Oh ! que cela va être ennuyeux.

— Mademoiselle Alice, ici présente...

— Je sais ce que vous allez dire ; permettez-moi de poser mes conclusions. La vie privée du garçon doit être murée pour la femme, comme la vie privée du mari doit être murée pour la maîtresse.

— Oui, mais ce n'est pas ma faute si les murs sont tombés devant moi. Je ne vous permets pas, monsieur, de ne pas prendre au sérieux ce qui se passe devant vous ; vous devriez voir à nos yeux que nous avons pleuré ; tenez, si vous osez sourire, je dirai que vous n'avez pas de cœur.

Jusque-là, M. d'Alfaye avait tenté de masquer son émotion, il se décida d'entrer en scène par son vrai rôle.

— Eh bien ! oui, dit-il, il y a là un malheur, puisqu'il y a un enfant. Que voulez-vous, aujourd'hui les choses sont ainsi faites que la préface de la vie, ou du mariage si vous voulez, tient trop de place dans le livre ; je ne suis pas plus coupable que les autres, mais je ne vaudrais pas mieux. J'ai pensé plus d'une fois à tout ce que devait souffrir cette pauvre fille.

— Mais il était si simple de ne pas la laisser mourir de faim.

— J'espérais que son indignation l'avait guérie de son amour, je la croyais repartie pour son pays.

— Eh bien ! monsieur, la voilà qui, à bout de misère et de larmes, est venue me dire : « Il n'y a que vous au monde qui puissiez sauver cet enfant. » Et moi, monsieur, je veux sauver l'enfant, mais je veux sauver aussi la mère.

M. d'Alfaye prit la main de sa femme.

— C'est bien cela. Je vous remercie, madame.

— Je n'ai pas attendu que vous fussiez ren-

tré pour trouver que c'était bien, c'est dans ces choses-là qu'on ne prend conseil que de soi-même ; or, savez-vous ce que j'ai résolu ? vous reconnaîtrez la mère et l'enfant.

— Vous êtes romanesque, Marie.

— C'est parce que je suis romanesque que je suis bonne — quand je suis bonne. — Si vous étiez plus romanesque, monsieur, vous auriez déjà embrassé cet enfant, qui est votre enfant, quoique je sois votre femme.

Il se tira de là par une phrase :

— Madame, je n'ai pas le droit d'embrasser cet enfant.

Madame d'Alfaye se crut bientôt le droit de l'embrasser, car elle devint une autre mère pour lui. Elle n'aimait pas assez son mari pour être jalouse du passé, elle s'aperçut qu'il aimait trop les coulisses de l'Opéra pour se retourner vers une de ses victimes des anciens temps. Au lieu de haïr cette fille, elle l'aima. Il lui sembla que c'était une sœur d'infortune, elle s'accoutuma à aller la voir. A force de faire sauter l'enfant sur ses genoux, elle s'imagina qu'il était de sa famille. Chaque fois qu'elle parlait à son mari de sa

maîtresse abandonnée et de son enfant retrouvé, il lui disait : « Ma chère, vous êtes folle. » Il l'embrassait doucement, mais elle voyait bien qu'il pensait à d'autres aventures.

Un jour qu'ils étaient dans leur château, il vint à Paris — tout seul. Elle s'ennuya — toute seule.

Elle écrit à Alice de lui amener son enfant. Quand le mari revint, après une trop longue absence, il vit que la femme, la maîtresse et l'enfant ne faisaient plus qu'un. Il eut beau se fâcher, sa femme ne voulut pas se séparer de sa maîtresse. Elle avait dit à tout le monde que c'était sa sœur. M. d'Alfaye fut bien forcé de l'accepter comme telle dans le domicile conjugal. Il s'habitua lui-même à cette compagnie. Alice était si douce qu'il était impossible d'ailleurs de ne pas lui faire bonne figure.

Quand on revint à Paris, il ne fallut pas le prier beaucoup pour que la mère et l'enfant fussent tout à fait de la maison. Il fut décidé qu'Alice serait présentée fort discrètement dans le monde comme sœur à la mode de Bretagne, une jeune fille sans fortune qu'on

prenait familialement parce qu'il faut être bon prince pour les siens.

Pendant les premiers mois, madame d'Alfaye ne sortit avec elle que pour aller à la messe. Mais la jeune fille plut beaucoup, on l'invita aux soirées intimes avec tant d'instance que madame d'Alfaye se hasarda à l'y conduire. Cette année elle est allée à un bal officiel, où tout le monde a complimenté madame d'Alfaye de l'air d'innocence de sa belle-sœur.

Et qui donc aurait le courage d'accuser la femme et la maîtresse?